Robert Boure, *Les sciences humaines et sociales en France*

Bruxelles, Éd. Modulaires européennes, coll. Échanges, 2007, 345 p.

Xavier Manga

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1572>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1572

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 361-362

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Xavier Manga, « Robert Boure, *Les sciences humaines et sociales en France* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1572> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1572>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Robert Boure, *Les sciences humaines et sociales en France*

Bruxelles, Éd. Modulaires européennes, coll. Échanges, 2007, 345 p.

Xavier Manga

RÉFÉRENCE

Robert Boure, *Les sciences humaines et sociales en France*. Bruxelles, Éd. Modulaires européennes, coll. Échanges, 2007, 345 p.

- 1 Le processus ayant permis la mise en place des institutions des sciences humaines et sociales (SHS) est loin d'être le fait d'une reconstitution scientifique. Étudier un tel processus est pour Robert Boure l'occasion « de penser et d'agir dans le présent par rapport à des questions qui demeurent vives » (4e page de couverture). Ce en mobilisant des ressources qui émanent du passé et permettent, dans le même ordre d'idée, de mieux le comprendre. Selon l'auteur, la majorité des questions que l'on se pose à propos des SHS a émergé à l'époque même où l'on a cherché à autonomiser les connaissances sur « l'homme et la société ». Déjà anciennes, ces questions sont cependant toujours d'actualité. Tout au long de son ouvrage, l'auteur tentera de répondre à un certain nombre d'entre elles. Par exemple, l'origine des SHS et/ ou les où rapports qu'elles entretiennent avec les sciences de la nature « et au-delà avec les mathématiques et l'expérimentation » (4e page de couverture), mais aussi avec la littérature et la philosophie. Mais est-ce une bonne idée que de définir des frontières entre les disciplines sur la seule base de leurs critères épistémologiques ? De quelle manière les SHS sont-elles parvenues à devenir des matières « académiques » ? Pour quelle raison se sont-elles développées dans un premier temps dans des contextes nationaux ?
- 2 À la charnière entre les XVI^e et XVII^e siècles, un mouvement s'opère, celui de la « constitution du social en objet scientifique ». Pour « l'essentiel », celui-ci se situe hors de l'Université. Ainsi note-t-on l'arrivée d'une science qui se veut non spéculative, ce

qui la distingue de celle du Moyen Âge. Cette science humaine et sociale trouve son fondement dans la physique et les autres sciences. Au cœur de sa démarche, elle place le progrès, la raison, la mesure et l'unité du savoir sous le patronage de la philosophie. Est alors prônée l'idée que le fait humain est social et que toutes les activités sociales sont régies par des lois semblables à celles de la nature : « La société, l'homme en société, la sociabilité, les activités humaines [...] peuvent au même titre que les phénomènes naturels être observés systématiquement et mesurés. L'étude de l'homme en tant qu'être social doit prendre au sérieux non seulement les régimes de scientificité proposés d'abord par la physique et les mathématiques (XVII^e siècle) auxquelles s'ajoutent au siècle suivant l'histoire naturelle et la biologie, mais aussi leurs représentation... » (pp. 58-59).

- 3 Dans le deuxième chapitre, l'auteur montre que le XIX^e siècle s'impose incontestablement comme le « laboratoire des savoirs sur l'homme et le social ». Il revient sur l'histoire de la spécialisation des matières, de la séparation des unes des autres (le grec se sépare du latin, la géographie de l'histoire, l'histoire moderne de l'ancienne...) et de la multiplication des licences et de leurs certificats. Il fait la démonstration selon laquelle ce sont souvent des professeurs de philosophie, de droit ou de lettres, qui étaient conviés à initier les étudiants à l'économie, à la sociologie, à la législation, ou à la statistique appliquée. À la fin du siècle, la professionnalisation des chercheurs s'opère, ces derniers vivant de plus en plus de leur activité. La fin du siècle se caractérise par la prédominance d'une rationalité s'appuyant sur : « 1) la nécessité de la recherche empirique ; 2) la construction de faits dans une préoccupation d'objectivité et de preuve ; 3) l'affirmation plus nette pour certains d'une coupure, pour d'autres de "différences" avec la littérature et les lettres » (p. 152).
- 4 Ensuite, Robert Boure montre que la science se construit toujours en fonction des modes de pensée de chaque époque. Ainsi, selon lui, « contrairement aux sciences de la nature, les sciences humaines et sociales sont[-elles], qu'elles le veuillent ou non, autant dépendantes de leur contexte spatio-temporel d'inscription que d'un appareillage méthodologique » (p.165). Autrement dit, l'environnement national est un espace d'épanouissement et de développement pour la majorité des SHS. Mais ce n'est pas tout : l'auteur progresse dans sa démonstration en évoquant l'influence du cadre international. Pendant un temps, certains chercheurs se sont exilés aux États-Unis et en Angleterre. Cet exil a entraîné une ouverture à de nouvelles expériences « idéaltypiques » de la sociologie, de l'économie et de la psychologie et a nourri les débats et oppositions entre ces disciplines. La conséquence est sans doute non seulement la vérification constatée de la multiplication des disciplines sous l'impulsion de leur spécialisation, mais aussi le déplacement et l'établissement d'un nombre considérable de concepts et de méthodologies au sein de celles-ci. Cette forme d'« internationalisation de la production », pour reprendre les termes de l'auteur, s'affirmera progressivement jusqu'aux années 70 ; puis cette affirmation se fera d'une manière plus rapide dans des contextes très diversifiés. Cependant, une telle institutionnalisation restera marginale et suscitera toujours des interrogations.
- 5 Enfin, Robert Boure explique que l'établissement de la pluridisciplinarité au sein des universités va, au fur et à mesure, amener des disciplines autrefois isolées – voire ennemies – à tisser entre elles des liens « tantôt cognitifs, tantôt ténus, tantôt plus solides » (pp. 246-247). L'intervention d'enseignants dans des disciplines différentes de celles de leurs formations devient de plus en plus fréquente. C'est au milieu des années

80 que toutes les disciplines ont été traversées par la question de leur professionnalisation. Au risque de paraître scolaire, rappelons que les SHS en France se sont construites non seulement sous la protection de l'État nation, mais aussi dans un contexte où l'État a fait valoir ses intérêts. Toutefois, aux yeux de l'auteur, les choses changent au tournant du siècle : « On passe d'une politique européenne très largement orientée vers le subventionnement des recherches thématiques tournées vers les nouvelles technologies de l'information et de la communication à la construction d'un véritable espace européen de la recherche au sein duquel une place est reconnue explicitement au SHS » (p.266). Cela se caractérise par un renforcement de la compétitivité de l'Europe, mais aussi par la volonté de création de laboratoires européens entraînant une grande mobilité des chercheurs. C'est l'occasion aussi d'évoquer un cas particulier, les rapports qu'entretiennent les chercheurs universitaires avec ceux qu'on appelle les chercheurs praticiens. Ces deux groupes utilisent les mêmes méthodes d'investigation et sont aussi unis par leur rapport aux clients. Pour l'auteur, au-delà de ce rapport se pose la question de savoir si les recherches en sciences sociales ont la même importance, la même valeur que celles des sciences dites dures. Les interrogations portent aussi sur les « terminologies unificatrices », ce qui entraîne un problème de choix sur les critères déterminant pour l'appellation SHS. Dans ces débats et prises de position, l'auteur voit une raison de plus pour démontrer que l'unification des SHS n'est qu'une illusion. Selon lui, il n'y a qu'à regarder l'éclatement externe et interdisciplinaire, la pléthore de sous-disciplines, sans oublier celles qui se veulent transdisciplinaires ; mais surtout les divergences et oppositions méthodologiques et théoriques qui les traversent.

- 6 Pour Robert Boure, contrairement à ce que pourraient laisser entendre les adeptes de l'interdisciplinarité, les SHS ne sont pas proches : « Le mérite d'une approche historique est d'attester que la pluralité des histoires de chacune constitue autant de marqueurs forts de leur positionnement épistémologique, méthodologique et social dominant dans un contexte spatio-temporel déterminé » (p. 314). Au-delà de la question consistant à savoir de quelle manière les SHS doivent imiter les sciences de la nature, se peaufinent des débats méthodologiques : explication/compréhension, modèle et ou récit, mais aussi la question de l'écriture. Attirons cependant l'attention du lecteur sur le fait que cet ouvrage qui, à bien des égards, peut sembler choquer en donnant l'impression de refuser l'unité des sciences humaines, s'inscrit dans la collection « Échanges » qui fait le pari que le dialogue, l'échange et le partage des interrogations, mais aussi des doutes entre les disciplines universitaires « constituent l'essence même des Sciences Humaines et Sociales » (3e page de couverture).

AUTEURS

XAVIER MANGA

CREM, Université Paul Verlaine-Metz, siboudji@hotmail.com